N° 37 SAMEDI 30 AVRIL 1831. IIe ANNÉE.

L'ORGANISATEUR,

GAZETTE DES SAINT-SIMONIENS,

PRIX DE L'ABONNEMENT :
25 fr. pour l'année;
13 fr. pour six mois,
7 fr. pour trois mois.

Paraît une fois par semaine.

ON S'ABONNE
Au bureau du Journal, rue Monsigny, n° 6, près le passage Choiseul;
Et chez Éverat, rue du Cadran, n° 16.

Toutes les institutions sociales doivent avoir pour but :
l'amélioration morale, intellectuelle et physique
de la classe la plus nombreuse et la plus pauvre.

Tous les priviléges de la naissance, sans exception, seront abolis.
A chacun selon sa capacité; à chaque capacité selon ses œuvres.

ÉLECTIONS.

Pierre Cazeaux, membre du *second degré*, appelé au Collége, est proclamé dans les trois degrés.

Sont appelés au troisième degré les membres du degré préparatoire dont les noms suivent :

Sébastiani Bothiau, *Emile* Haspott, *Edouard* Clouet, *Jules* Leroux, *Hercule* Bourdon, *Achille* Rousseau, *Constantin* Pecqueur, *Émile* Maurize.

MISSIONS SAINT-SIMONIENNES.

MISSION DE NORMANDIE.

A Rouen, le Père *Jules* Lechevalier, membre du Collége, et *Adolphe Guéroult*, membre du *second degré*, ont repris les enseignemens, qui avaient été troublés le 29 avril par un petit nombre de personnes *à dispositions évidemment malveillantes*, dit le *Journal de Rouen;* toutefois ils ont restreint le nombre de leurs auditeurs, afin d'éviter tout ce qui pourrait porter atteinte à la tranquillité publique.

Cependant, pour ne pas laisser le public de Rouen, qui s'était porté en foule à leurs leçons, entièrement privé de la parole Saint-Simonienne, les missionnaires ont adressé au *Journal de Rouen* une lettre que cette feuille a

publiée, en la faisant précéder des observations suivantes :

« La mission Saint-Simonienne, dit-il, a tellement occupé l'attention publique à Rouen, que c'était pour nous un devoir d'en parler, ne fût-ce que comme historiens. La lettre suivante, que nous adressent MM. Lechevalier et Guéroult, nous dispense de ce soin En effet, la doctrine s'y trouve exposée et résumée avec clarté, et, nous dirons plus, avec impartialité ; ses amis comme ses adversaires peuvent en prendre, dans cette espèce de programme, une idée complète, et voir s'ils ont eu raison d'applaudir ou de s'alarmer. »

Lettre au Rédacteur du Journal de Rouen.

Rouen, 7 mai 1831.

Monsieur,

Nous avons terminé mercredi 4 mai, à la salle Vallery, l'enseignement Saint-Simonien commencé la semaine dernière, et dont vous avez entretenu plusieurs fois vos lecteurs. Pour le moment, le but que nous nous étions proposé est atteint. Un seul désir nous reste encore ; nous comptons sur votre obligeance pour l'accomplir.

Ne pouvant séjourner long-temps à Rouen, et forcés d'ailleurs de restreindre la publicité de nos enseignemens, nous n'avons point parlé à tout le monde et pour tout le monde ; cependant tout le monde a parlé de la doctrine nouvelle, et chacun l'a jugée, tant bien que mal.

Il importe beaucoup, et pour nous-mêmes et pour ceux au milieu desquels nous arrivons, que tous sachent bien *pourquoi nous venons, ce que nous apportons, et comment nous prétendons réussir ;* car si les esprits avaient été mieux éclairés sur ce point, nous n'aurions pas eu la douleur de voir, au milieu de l'intérêt général qui nous environnait, quelques personnes égarées ou aveugles essayer d'étouffer notre voix.

Au nom de la liberté vous avez protesté, et vous avez justement blâmé les hommes qui oubliaient ainsi et notre droit et leur devoir. C'est là, Monsieur, un bel exemple que vous avez donné, et dont nous avons été d'autant plus vivement touchés, qu'à notre égard la presse libérale n'a pas toujours senti aussi largement et dignement sa mission. La liberté n'est pas le silence ; pour être bonne à quelque chose, il faut que la liberté examine et discute, loue ou blâme ; elle doit en tout et toujours favoriser la publicité ; et si elle ne cherche pas à faire connaître ce qui est inconnu, du moins faut-il qu'elle ne se refuse point à défendre ce qui est inconnu.

Ces principes, que nous avons enseignés et pratiqués lorsque nous étions dans les rangs du libéralisme, vous les enseignez et vous les pratiquez aujourd'hui ; c'est sur eux, Monsieur, que nous nous appuyons pour demander l'insertion de la note suivante dans votre feuille.

CLÔTURE DE L'ENSEIGNEMENT SAINT-SIMONIEN A ROUEN.

« Par ordre des chefs de la religion Saint-Simonienne, nous sommes venus dans cette ville expliquer les principes de notre doctrine à quelques personnes déjà disposées à nous entendre. Le cercle de nos auditeurs s'est successivement étendu, et, plusieurs fois, nous avons pu parler devant une assemblée nombreuse où tous les intérêts de la société se trouvaient représentés ; nous nous en sommes réjouis, et, grâce à Dieu, nos efforts n'ont pas été sans fruit.

Cinq réunions ont eu lieu : la première séance : *Exposition générale. — Discussion.* — 2e séance : *Critique de la Société actuelle. — La Société Saint-Simonienne. — Constitution du pouvoir. — Organisation de l'industrie et de la science.* — 3e séance : *L'éducation. — La législation. — Discussion.* — 4e séance : *La propriété. — La religion.* — 5e séance : *Condition des femmes dans la société nouvelle. — De la réalisation. — Discussion.*

Cet enseignement embrasse à-peu-près l'ensemble de la conception Saint-Simonienne.

Nous avons besoin maintenant de bien déterminer notre position dans la société actuelle, afin d'éclairer ceux qui ne nous auraient pas compris, et de donner nous-mêmes, à ceux qui ne nous ont pas encore entendus, des idées plus exactes, sans doute, que celles qu'ils reçurent d'ailleurs.

POURQUOI NOUS VENONS. — CE QUE NOUS APPORTONS. — COMMENT NOUS PRÉTENDONS RÉUSSIR.

Nous avons foi que nos vues nouvelles sur les grandes questions sociales et religieuses résument tout ce que l'histoire du *passé* a produit de beau, de vrai et d'utile. Nous avons foi que ces vues nouvelles contiennent en germe l'*avenir* réservé aux sociétés humaines répandues sur toute la surface du globe. Nous avons foi qu'elles répondent aux besoins *présens* de la France, et il faudra dire bientôt de l'Europe.

Depuis trois siècles, l'Europe est dans une crise religieuse et politique, dont elle ne sortira qu'au moment où des institutions nouvelles auront été substituées à ses institutions vieillies et ruinées.

La France est le centre de ce mouvement immense ; la révolution française a commencé, dans la pratique, la destruction du régime *catholique* et *féodal*. L'assemblée Constituante, la Convention, l'Empire, la Restauration, la secousse de 1830 sont les phases diverses d'un même *progrès* qui se prépare et qui n'est point encore accompli.

Tout ce qui reste encore de ce régime ne pourrait être

attaqué par la *violence*, sans une subversion totale qui ensevelirait sous les ruines les vainqueurs eux-mêmes : ce qui reste de l'ancien régime doit être *transformé*, *converti* et non *détruit*.

SAINT-SIMON est, à nos yeux, l'homme, grand parmi les autres hommes, qui a trouvé le remède à tous les maux de la société qui se dissout autour de nous. SAINT-SIMON nous a *transformés* et *convertis*; il nous a fait passer de l'*athéisme* à la *religion*, de la *révolte* à l'*obéissance* active et libre; il nous a ordonné de *convertir* les autres hommes et de leur donner le bonheur que nous avons reçu de lui.

Notre vie tout entière est dévouée à cette œuvre de paix et de régénération, notre vie est un apostolat, et notre œuvre une religion.

Voilà pourquoi nous venons.

Jusqu'à présent les sociétés humaines ont été organisées dans l'intérêt de la *minorité*.

Minorité de *castes* (prêtres, guerriers, patriciens) dans l'antiquité; minorité de *nobles* et de *prêtres* dans le moyen âge. Aujourd'hui minorité d'*oisifs*, possesseurs des terres et des capitaux, et vivant du revenu de ces terres et de ces capitaux exploités par le *travail* de la classe la plus nombreuse, qui est pauvre, ignorante, dégradée.

Nous disons que la société doit être organisée dans l'intérêt de la majorité, c'est-à dire de ceux qui travaillent. Nous disons que dans une société ainsi ordonnée, au profit de la classe la plus nombreuse, l'intérêt de *tous* se trouve aussi compris, à condition que tous *veuillent* travailler; et nous avons mission de donner à tous le *désir* et le *moyen* de travailler.

Toute société suppose *religion*, *hiérarchie*, *propriété*. La religion, la hiérarchie, la propriété, se sont successivement modifiées, et toujours les modifications ont été faites au profit de la classe la plus nombreuse et la plus pauvre.

Notre *religion*, c'est la religion du *progrès*; elle enseigne que Dieu a soumis tous les êtres à une même loi de *perfectibilité;* elle annonce l'*association universelle* de tous les peuples; de là l'abolition *graduelle* de la GUERRE.

Notre politique, c'est l'*amélioration* morale, intellectuelle et physique de tous les hommes.

Dans ce but, les forces sociales seront employées aux travaux pacifiques des beaux-arts, de la science et de l'industrie, de là l'abolition *graduelle* de la *servitude humaine* sous toutes ses formes. Plus d'esclaves, plus de serfs, plus de prolétaires, plus de salariés, plus de CONCURRENCE.

Notre morale, c'est le *travail* et le *mariage*.

Tout homme doit travailler et prendre dans l'œuvre sociale le rôle qu'il remplira le mieux pour son avantage personnel et pour celui de ses semblables.

L'homme et la femme s'associeront par le mariage. Un seul homme sera uni à une seule femme. Cette union, pour être *légitime*, devra être fondée sur la sympathie réciproque des époux, et consacrée par le pouvoir social. L'épouse sera l'*égale* de l'époux, dans le temple, dans l'état et dans la famille.

De la l'abolition *graduelle* de *l'oisivete* et du *vice*.

Notre morale, notre politique, notre religion, sont une même chose, parce qu'elles reposent sur un même principe : l'ASSOCIATION.

Notre *hiérarchie* est fondée exclusivement sur la *capacité* ou sur le *mérite personnel*. Pour nous, la *souveraineté légitime* est l'*accord* des gouvernans et des gouvernés. Les chefs qui gouvernent dans l'intérêt de tous et qui aiment leurs inférieurs ont *droit* de commander; les inférieurs qui *aiment* leurs chefs et qui ont droit d'être gouvernés *doivent* obéir. Ces *droits* et ces *devoirs* viennent de DIEU et retournent à DIEU.

Tous les hommes naissent avec des moyens différens et inégaux. Il y a dans la société des ordres différens et dans chaque ordre des degrés hiérarchiques.

Pour le *classement* des travailleurs, la prévoyance sociale remplace la prévoyance individuelle du père de famille et le hasard de la naissance. La société donne à chacun de ses membres : éducation, fonction, repos.

De là l'abolition *graduelle* des *titres* ou des *rangs* acquis par *privilége* de naissance.

Chez nous, la *propriété* est attribuée exclusivement au *travail personnel* et *direct*. Tous les hommes travaillent, tous les hommes possèdent; le fonds est social, le revenu est social. Chacun jouit du revenu selon qu'il a contribué à l'exploitation du fonds.

Pour la *rétribution* des travailleurs, la richesse sociale remplace les ressources individuelles du père de famille ou du maître, et le hasard de la naissance. La société donne à chacun de ses membres : pension, émolumens et retraite.

De là l'abolition graduelle de toute propriété acquise par privilége de naissance.

Voilà ce que nous apportons.

SAINT-SIMON a commencé sa carrière en 1807; il est mort en 1825; ses disciples le continuent. Ils ont d'abord ardemment désiré l'accomplissement de la loi nouvelle; ils se sont sentis passionnés pour elle; aujourd'hui ils l'enseignent et la pratiquent.

Les Saint-Simoniens s'adressent avant tout aux hommes qui, comme eux, ont souffert des douleurs de l'humanité et de leurs propres douleurs. Dans leur famille naissante, tous les sentimens, tous les devoirs, tous les intérêts de l'humanité sont représentés. Il y a parmi nous des pères, des épouses, des enfans, des jeunes gens pleins d'ardeur et d'énergie, des vieillards heureux de préparer pour les générations futures ce qu'ils n'ont pas

trouvés pour eux-mêmes. Il y a parmi nous des artistes, des industriels, des savans, des prolétaires, des propriétaires, des *oisifs*! Tous aujourd'hui se reconnaissent enfans de la même famille et travaillent à la même œuvre.

L'œuvre du moment, c'est l'annonciation, la prédication de la doctrine, l'enseignement des individus et des nations.

La société au milieu de laquelle nous arrivons a besoin de ce que nous apportons, mais elle ne peut encore ni comprendre, ni pratiquer la loi nouvelle sans préparation et tout d'un coup. Par un mouvement brusque, elle serait révolutionnée, bouleversée, détruite; mais elle ne serait pas *convertie*, *transformée*, *réorganisée*. Il n'y a de sociétés stables que celles qui s'établissent et se conservent sans blesser les affections des hommes, sans contrarier leurs idées, sans violer leurs intérêts. Une religion doit se propager par infiltration, et, pour ainsi dire, se verser goutte à goutte sur l'humanité. Elle n'est bonne qu'à cette condition.

Les Saint-Simoniens reconnaissent donc pour unique moyen de propagation la *conversion religieuse*. Ils convertissent par la parole, par la presse, par l'exemple qu'ils donnent au monde.

C'est par là qu'ils espèrent bientôt décider la société qui les entoure à entrer dans les voies d'une *transition* graduelle et sans secousse. C'est par là seulement qu'ils ont augmenté le nombre de ceux qui sont venus immédiatement prendre part aux bienfaits et aux travaux de la société nouvelle.

On nous accuse de vouloir *renverser l'ordre social*.

Lorsqu'une ancienne société s'écroule, c'est folie que de remuer ses décombres. Il faut choisir un *terrain libre*, et bâtir *à côté* des ruines. Nous nous sommes placés sur le terrain de la morale, de l'industrie et de la science, terrain libre, s'il en est aujourd'hui.

Nous voulons *édifier*, *associer*; si dans une pareille entreprise il y a du sang de versé, ce sera le nôtre; si quelqu'un souffre, ce sera nous; si quelqu'un est agitateur, ce ne sera pas nous. Devant DIEU et devant les HOMMES, nous nous proclamons des apôtres de paix; la paix ne sera donnée au monde que par l'amour. C'est pour nous un désir, un devoir, un calcul.

On nous accuse de vouloir *changer la forme du gouvernement établi*. Il est vrai que nous ne croyons pas à l'immobilité, et l'histoire de toutes les dynasties confirme notre foi: mais, pour long-temps encore, nous désirons la continuation de tout pouvoir qui ne contrariera pas le développement des beaux-arts, de la science et de l'industrie; mais nous croyons à la durée de tout gouvernement qui *voudra* et *pourra* travailler à l'amélioration morale, intellectuelle et matérielle de la classe la plus nombreuse et la plus pauvre.

Un tel gouvernement sera *pour nous*, et nous serons *pour lui*. Le gouvernement qui voudrait autre chose aujourd'hui serait *contre nous* et trouverait dans les rangs du libéralisme assez d'hommes pour l'arrêter.

Pour nous, dépositaires d'une loi morale supérieure à toutes celles qui jusqu'ici ont régi l'humanité, et placés dans une sphère qu'aucune loi civile ni politique ne pourrait atteindre; pour nous qui avons le *droit* contre lequel il n'y a point de droit, notre tâche est de prêcher, d'enseigner et d'associer les hommes. L'œil fixe vers l'avenir, nous marchons le front calme et serein, portant à tous la parole qui est pour tous, parlant d'autant plus fort que nous nous adressons plus haut, et ne regardant jamais en arrière ou à côté de nous, que pour ramener ceux qui s'éloignent et pour presser ceux qui arrivent.

Quand nous arrivons dans un lieu, notre but n'est donc pas d'ameuter les populations et de les pousser au désordre; nous voulons d'abord nous faire connaître pour ce que nous sommes, et nous ne sommes pas des *révolutionnaires*. Le plus grand nombre aujourd'hui ne peut ni ne veut nous entendre; il ne vient pas nous écouter: beaucoup viennent par oisiveté et par curiosité, et s'en retournent comme ils étaient venus; quelques-uns se réveillent un moment pour bientôt se rendormir; d'autres rient ou se fâchent sans trop savoir pourquoi; un petit nombre nous aime et nous comprend: en ceux-là nous avons des partisans, des amis, des fidèles, qui préparent l'*opinion publique*; quelques hommes d'élite, habitués à commander la foule plutôt qu'à suivre ses caprices, agités d'immenses désirs et mal à l'aise dans une étroite sphère, sont attirés par notre voix. Ils commencent par le mépris; mais bientôt la parole les saisit, les remue, les renverse, les transforme; ils sont à nous, nous sommes contens et nous pouvons partir, car, au retour, nous trouverons la terre bien ensemencée.

Voilà ce que nous voulons, et comment nous prétendons réussir.

Si, au moment de notre arrivée, nos intentions étaient ainsi appréciées, personne ne croirait son intérêt compromis, ses droits menacés. Les cœurs froids et égoïstes ne s'alarmeraient point; les timides seraient rassurés, les indifférens attirés; les hommes voués à l'immobilité, esclaves de leurs préjugés et de leurs antipathies, s'abstiendraient; les hommes de désir et de progrès s'empresseraient autour de nous; le peuple, averti que des hommes plus instruits et plus avancés que lui travaillent à son amélioration, sentirait de lui-même le danger et l'inutilité de son intervention; tous viendraient en leur temps, et nous pourrions voir se changer en dispositions bienveillantes et respectueuses les préventions que souvent nous trouvons établies contre nous. Alors on n'opposerait point à notre mission des obstacles dont notre patience et notre foi triomphent toujours, mais que nous serions heureux

de ne point rencontrer. Tous les hommes de cœur doivent travailler à nous les éviter; c'est à eux que nous nous adressons ici.

Puissent nos paroles nous faire aimer davantage de ceux qui nous aiment déjà, attirer à nous ceux qui ne nous aiment pas encore, et désabuser ceux qui nous haïssent, parce qu'ils n'ont point voulu nous connaître!

MISSION DU MIDI.

La mission du midi a commencé ses travaux, à Lyon, par quelques enseignemens préparatoires dirigés par *Pierre Leroux*, *Jean Reynaud*, membres du *second degré*. Le 3 mai, le Père LAURENT, membre du COLLÉGE, chef de la mission, a prêché dans la salle de la Loterie, en face d'un nombreux auditoire, sur lequel la parole nouvelle a produit une vive impression.

PRÉDICATION DU PÈRE LAURENT.

Habitans de Lyon,

De tous les pays, de toutes les cités où nous avons pu enseigner et prêcher la doctrine de paix et d'amour, la doctrine d'ordre et de liberté que nous professons, nulle ville ne pouvait mieux que la vôtre nous offrir l'espoir d'être compris; nulle ville ne devait aussi nous inspirer davantage le désir de faire entendre dans son sein la parole nouvelle.

Comme vous, nous avons protesté avec énergie et lutté avec persévérance contre la rétrogradation nobiliaire et jésuitique; comme vous, nous avons adoré et servi la liberté en face de l'ancien régime, et comme vous aussi nous avons senti, reconnu, proclamé la nécessité de l'ordre, quand la liberté, toute puissante pour détruire un système odieux, a vu naître sous sa bannière victorieuse, la discorde, l'incertitude et le malaise. Il était donc naturel que cette communauté d'affections qui nous porte à chérir également l'ordre et la liberté, nous rendît impatiens de vous faire connaître ce qui doit à nos yeux réaliser et garantir l'un et l'autre. Il était naturel que nous éprouvassions le besoin de commencer par Lyon la mission Saint-Simonienne dans le midi de la France.

Mais laissez-moi vous parler encore de votre prédilection pour l'ordre et la liberté.

C'était l'amour de la liberté que vous manifestiez, dès l'aurore de la révolution française, lorsque, vous associant à l'iniative glorieuse et à l'enthousiasme des peuples du Dauphiné, vous décerniez, six mois avant l'ouverture des états-généraux et sous le règne même de l'absolutisme et du privilége féodal, lorsque vous décerniez un véritable triomphe à un proscrit fameux, Desprémenil, qui, depuis, déserta la cause populaire, mais qui venait alors de subir, dans une île de la Méditerranée, les rigueurs de l'exil en expiation de ses harangues véhémentes contre les abus de la vieille monarchie.

C'était la haine de la licence que vous exprimiez héroïquement quatre ans plus tard au milieu de toutes les calamités d'un long siége.

C'était l'amour de l'ordre qui vous faisait accueillir avec transport l'avènement d'un grand homme au suprême pouvoir; et c'était l'amour de la liberté qui vous entraînait sur son passage, dans sa course merveilleuse de Cannes à Paris, lorsque plus ému que surpris de votre enthousiasme, il vous disait ce mot célèbre dont votre ville a gardé le souvenir: « Lyonnais! je vous aime. »

C'était encore l'amour de la liberté, la haine de l'ancien régime, dont vous rendiez témoignage, il y a quelques années, en vous pressant avec admiration, respect, autour d'un homme à qui seul, peut-être, il a été donné d'attacher son nom, trois fois en sa vie, à des événemens immenses; autour d'un homme qui, après avoir consacré sa jeunesse à l'indépendance de l'Amérique et sa virilité à l'émancipation de la France, devait encore, dans sa vieillesse, ressaisir l'épée de Washington pour un nouveau cri libérateur, au milieu des *barricades!*

C'était l'amour de l'ordre qui, après l'expulsion définitive d'une dynastie étrangère aux vœux, aux lumières et aux intérêts de la nouvelle France, vous a fait redouter si vivement les empiétemens de la démocratie et sympathiser avec les modérateurs du mouvement révolutionnaire.

Eh bien! cet amour de l'ordre et de la liberté que nous partageons avec vous, comment a-t-il été satisfait depuis quarante ans? La révolution, en vous délivrant des abus, des préjugés et des entraves de l'ancien régime, en vous déclarant libres vis-à-vis du passé, a-t-elle fondé la liberté de l'avenir, a-t-elle donné à chaque membre de la société l'espoir et la puissance de développer et d'exercer ses facultés? Nullement. Avec le droit de prétendre à tout et d'agir librement hors des cas prévus par le code pénal, l'immense majorité des citoyens, privée, par le hasard de la naissance, des moyens de se moraliser, de s'instruire et de s'enrichir, est restée réellement enchaînée à sa position infime, vainement parée de la liberté de faire ce qu'elle n'a pas le pouvoir d'accomplir; et les classes supérieures passant de la domination terrible de la Convention sous le despotisme brillant de l'empire, pour tomber sous le joug humiliant de la restauration, purent dire un jour par la bouche d'un illustre écrivain, M. de Chateaubriand: « Libres par la loi, esclaves par l'administration, » voilà notre histoire depuis vingt-cinq ans. »

La révolution de juillet, sanction glorieuse et définitive de notre première révolution, n'a fait que nous affranchir pour toujours des apparitions fatigantes du spectre du passé; elle nous a délivrés d'un droit divin qui n'était plus l'expression de la volonté du Dieu qui a fait l'huma-

nité perfectible; elle a fermé irrévocablement la voie de rétrogradation que tenaient incessamment ouverte devant nous un vieillard et un enfant qui étaient également *caducs;* car la vieillesse et l'enfance, sous la pourpre décolorée, sous le manteau usé ou flétri de la royauté féodale, représentaient les mêmes lois, les mêmes croyances, les mêmes traditions, c'est-à-dire les préjugés et les abus d'un régime suranné dont la France ne voulait plus.

Voilà donc l'immense bienfait de la révolution, si glorieusement commencée en 1789 et si héroïquement terminée en 1830: en fait de liberté, elle nous a débarrassés de nos vieilles chaînes, et là s'arrêtait sa puissance.

Et l'ordre! que pouvait-elle faire pour lui? Sa mission était de détruire; c'est en vain qu'on lui a demandé d'organiser. Aussi voyez à quoi ont abouti toutes les tentatives faites dans ce but.

Les modérés de l'assemblée Constituante sont obligés de recourir à la loi martiale.

Les modérés de la Convention sont réduits à faire un appel aux départemens contre la capitale.

Napoléon est condamné à refaire ce que la révolution a détruit: élève de la république, il crée une noblesse; disciple du 18e siècle, il relève les autels du catholicisme, et tout son génie, toute sa puissance, toute sa gloire ne peuvent empêcher que cette brillante copie d'un ordre social providentiellement renversé, ne pâlisse et ne disparaisse un jour avec l'astre du grand homme qui l'avait si magnifiquement et si vainement ébauchée.

La restauration succède à l'empire, et, dans son étourderie de vieille cour, elle insulte à l'empire et à la république qu'elle accuse également de n'avoir rien su fonder. Elle proclame hautement que le droit divin qu'elle vient rendre à la France peut seul garantir à notre pays l'ordre et la paix. Elle met la main à l'œuvre...; et vous savez quelles furent ses œuvres, quelle espèce d'*ordre* elle nous donna. Vous vous rappelez ses lois d'exception sans cesse renouvelées et ses sanglantes expéditions dans nos villes et nos campagnes. Eh bien! tout le fruit de ses fraudes et de ses violences de quinze années a été perdu, dévoré, anéanti en trois jours!

Qu'ont fait alors ses vainqueurs pour asseoir *l'ordre* sur une base large et solide? Comme les illustres patriotes de l'assemblée Constituante, comme Mirabeau et Barnave, comme Lafayette et Bailly, *les deux cent vingt et un*, si populaires et si puissans quand ils servaient d'interprètes à la haine de la nation contre une dynastie dont les destins étaient accomplis, les *deux cent vingt et un* ont été réduits à compromettre leur popularité et à s'entourer de la puissance des lois répressives; ils n'ont pu faire de *l'ordre* et nous préserver de l'anarchie qu'en renouvelant la loi sur les émeutes,

A Dieu ne plaise que je veuille jeter la moindre défaveur sur les intentions de tous les amis de l'ordre qui ont marqué sur la scène politique depuis 1789 jusqu'à nos jours. Mais n'est-il pas déplorable que la société ne puisse trouver une sécurité passagère, un repos toujours menacé, que dans des mesures terribles dont l'emploi afflige profondément ceux-là mêmes qui sont contraints d'y recourir? N'y a-t-il plus pour elle d'autre paix, d'autre tranquillité, d'autre prospérité, que celle qui peut résulter de la sévérité des dispositions pénales et de l'intervention de la force militaire? Vous ne pouvez le penser. La crainte et la méfiance, la législation coërcitive et la répression violente ne constituent pas l'état normal et définitif de l'humanité.

L'ordre pour les sociétés, l'ordre réel, l'ordre durable, consiste dans le classement, dans la coordination, dans l'harmonie des capacités diverses; dans le concours des sentimens, des pensées et des actes vers un même but, concours préparé, assuré par une éducation religieuse, commune, universelle.

Cet ordre exista dans l'antiquité païenne, où les états républicains et monarchiques, étant constitués pour la guerre, pour la conquête ou la défense, laissaient toujours apercevoir le principe fondamental de leur institution, dans leurs lois, leurs coutumes et leur religion. Mais quand la religion eut sapé, dans l'intérêt du progrès, cette religion et ces lois, l'ordre disparut avec elles, et la force guerrière, les cohortes civiques et impériales purent seules donner momentanément, non pas l'ORDRE, mais une *apparence d'ordre*, à une société qui tombait en dissolution et qui ne comptait plus dans son sein que des individus moralement isolés les uns des autres.

Le christianisme vint renouer la chaîne des sympathies humaines: il fonda les sociétés du moyen âge. L'ordre exista alors; car tous, chefs et soldats, prêtres et fidèles, avaient une foi commune, qui les faisait s'acheminer spontanément vers un même but. L'ordre exista! et Charlemagne ou Saint-Louis aurait pu dire, sans prétention au despotisme: « *L'État, c'est moi!* » comme les Français auraient pu s'écrier, avec la même vérité, sans tendance à l'anarchie: Le *souverain, c'est nous!* car l'*État*, le *souverain*, consistaient réellement dans le concours des affections, dans la communauté des croyances, dans le dévoûment et la confiance réciproques qui faisaient marcher le prince et la nation comme un seul homme.

La philosophie a encore détruit cet *ordre* dans l'intérêt du progrès; le spiritualisme exclusif du catholicisme et la hiérarchie féodale ne pouvant être la dernière expression de la perfectibilité humaine. Mais, par cette destruction, la société, se trouvant encore ne compter dans son sein que des individus sans liens moraux entre eux, s'est encore vue réduite à fonder passagèrement sa sécurité et son repos sur la législation répressive et sur la puissance du glaive.

Or, cet ordre, qu'elle dut accepter *in extremis*, et s'imposer comme une nécessité, n'est pas, ne peut pas être, je le répète, le dernier terme de ses vœux, de ses espé-

rances et de ses efforts. Elle veut, elle demande, elle appelle aussi à grands cris un *ordre* qui s'appuie sur la base inébranlable du sentiment religieux, un *ordre* qui repose sur la communauté d'affections et de croyances!

Eh bien! qui pourrait prétendre que le sentiment religieux peut s'appliquer encore universellement et avec succès aux anciens dogmes? Qui pourrait dire que les idées religieuses et politiques avec lesquelles Napoléon et les Bourbons voulurent faire de l'ordre, sont capables de déterminer une foi commune, et de rallier tous les esprits et tous les intérêts? Il faudrait pour cela supposer que l'humanité s'est misérablement fourvoyée pendant les trois siècles de critique dont ces vieilles idées ont été l'objet, pendant trois siècles de découvertes scientifiques, de conquêtes industrielles, pendant trois siècles de travaux et de gloire de toute nature; il faudrait ne considérer que comme de tristes produits de ce funeste écart, comme des accidens de cette longue erreur, Luther et Bâcon, Montaigne et Descartes, Galilée et Montesquieu, Voltaire et Rousseau; il faudrait ne voir que la conclusion sanglante, épouvantable, d'une grande aberration, dans la majesté, la sublimité, l'universalité de la révolution française!

Cette supposition n'est pas admissible. Si l'ordre véritable ne peut exister qu'à la condition du sentiment religieux, le sentiment religieux ne peut se rallumer lui-même qu'à la condition d'un dogme nouveau, qui ne lui impose pas les préjugés et les superstitions sous lesquels il fut étouffé.

La société *industrielle* et *savante* ne peut pas croire, avec le christianisme, à la réprobation, ou seulement au dédain de l'*industrie* et de la *science*.

La société *laborieuse* et *pacifique*, ne peut pas croire au retour de la hiérarchie fondée *par la guerre* et *sur la guerre;* à la prééminence exclusive et perpétuelle des héritiers ou des représentans de la conquête; et elle sent à merveille que si autrefois il fut *honorable de ne rien faire*, *vil de travailler*, les choses ont heureusement changé de face, et que désormais l'*honneur* doit appartenir au TRAVAIL, la *honte* à l'OISIVETÉ.

Ce qu'il lui faut, ce qu'elle appelle dans ses vagues désirs, c'est une RELIGION qui justifie, qui consacre tous les élémens de son existence actuelle;

Une RELIGION qui SANCTIFIE la SCIENCE, en montrant que la science célèbre les merveilles de Dieu par l'investigation et la découverte des lois qui régissent le monde;

Une RELIGION qui réhabilite, qui ANOBLISSE L'INDUSTRIE, en donnant à son action sur la nature un nouveau caractère, en montrant qu'elle est destinée à embellir le domaine même de Dieu, et à faire vivre l'*humanité* au sein de l'abondance et du bonheur;

Une RELIGION qui relève par l'influence de la raison et de l'amour, par le classement des capacités, par la récompense exclusive du merite, le SEXE et les CONDITIONS qui ont eu le plus à souffrir et qui souffrent encore de la prédominence de l'esprit guerrier et de tous les priviléges de la naissance, c'est-à-dire les FEMMES et les MASSES POPULAIRES;

Une RELIGION qui, au lieu d'abandonner le sceptre temporel au génie des combats, au lieu de consacrer une aristocratie héréditaire dont l'existence ou l'utilité corresponde aux besoins d'un autre âge, n'admette d'autre supériorité que celle du dévoûment, des lumières et des services personnels, et qui reporte la considération dont jouirent les héritiers oisifs des hommes de guerre, sur les hommes laborieux et désormais VRAIMENT NOBLES, qui créeront la richesse sociale dans nos ateliers et dans nos champs;

UNE RELIGION qui donne au monde matériel *pacifique* une organisation plus parfaite que celle dont jouit à côté du christianisme le monde matériel *militaire*;

Une RELIGION qui fasse pour l'industrie, mère nourricière des hommes, ce que toutes les religions du passé ont fait pour la guerre qui dévaste et épouvante le monde.

Hé bien! cette religion, c'est elle que nous venons vous annoncer, et que nous vous exposerons dans des réunions successives, au nom du MAÎTRE qui nous l'a enseignée, au nom des PÈRES qui nous ont chargés de vous la faire AIMER, *connaître* et *pratiquer*.

MISSION DE BELGIQUE.

Le *Courrier des Pays-Bas* rend ainsi compte de la mission de Louvain:

M. Duverryer, chef de la mission Saint-Simonienne en Belgique, s'est rendu mardi, à Louvain, pour y faire entendre la nouvelle doctrine. M. Roussel, professeur de l'université, a vainement insisté auprès de la régence pour que cette prédication pût se faire dans la salle académique: la régence a été sourde et a persisté dans ses refus. M. Duverryer s'est alors assuré d'un salon à l'hôtel de l'*Aigle-Noir*, et la réunion devait y avoir lieu à onze heures, lorsque l'hôte, effrayé par de déplorables insinuations, est venu annoncer, au moment où tous les étudians étaient attendus à l'enseignement, que son salon n'était plus disponible et qu'il retirait sa parole.

Cependant les jeunes gens étaient curieux d'entendre les Saints-Simoniens: M. Duverryer leur proposa alors de se réunir hors de la ville. Cette proposition fut acueillie avec empressement, et l'après-dîner, par le plus beau soleil, on voyait une longue procession de jeunes étudians qui s'en allaient à travers la campagne, impatiens d'entendre des choses nouvelles. A l'entrée d'un bois ils s'assirent en demi-cercle, et M. Duverryer, debout devant eux, leur traça l'objet de sa mission avec des couleurs et des images riches, fécondes, et aux inspirations desquelles l'effet pittoresque que faisait ce groupe donnait nécessairement plus d'éclat et de vivacité. Des applaudissemens francs et unanimes dédommagèrent M. Duverryer des misérables contrariétés qui lui avaient été suscitées le matin; et lorsqu'il voulut fixer ce lieu pour rendez-vous habituel, toutes les voix crièrent: *Non, non, à l'université*!

Nous nous contenterons, pour toute réflexion, de proposer à M. Nève l'exemple de Liége, où la régence et le recteur se sont empressés d'accorder la salle académique à la mission Saint-Simonienne; cette protection, accordée à l'exercice de nos libertés, est d'un bon effet sur

l'esprit d'une jeunesse savante, et susceptible à l'aspect d'une injustice même *indirecte*.

MISSION DE MEAUX.

La mission de Meaux continue sous la direction du père TALABOT, membre du COLLÉGE.

Mardi, 10 mai, *Baud*, membre du *second degré*, assisté de *Robinet* et *Lesbazeilles*, membres du *troisième degré*, *Alexis* Petit et Bonnet, membres du *degré préparatoire*, a exposé les idées de la doctrine sur la dernière transformation que devait subir la propriété. Arrivant ainsi à parler de l'héritage, il a montré comment le progrès qui entraîne l'humanité vers l'association, après avoir successivement détruit les priviléges de la naissance, sur lesquels reposait dans le passé l'exploitation de l'homme par l'homme, devait aujourd'hui tendre à abolir le dernier de tous, et substituer l'héritage pour tous, celui de la capacité, à l'héritage pour quelques-uns, celui de la naissance. Et il a fini en rappelant que toujours un amour nouveau, une religion nouvelle, prêchés au sein des sociétés, avaient eu puissance de mettre la conscience humaine au niveau des évolutions survenues dans la constitution de la propriété.

L'auditoire a bien accueilli ces idées, quelques nouvelles qu'elles pussent lui paraître, et l'explication rapide des moyens transitoires l'a complétement satisfait, aucune objection ne s'est élevée sur l'objet même de la leçon. Une seule a été faite pour défendre la concurrence; les réponses qui y ont été faites ont trouvé grand nombre d'assistans bien disposés à les entendre. Deux cents personnes assistaient à la séance, qui a duré trois heures et demie.

REVUE.

Nous insérerons de temps en temps, sous le titre *Revue*, les articles relatifs à la Doctrine, publiés par les divers journaux de l'étranger et de la province.

On lit dans le *Journal du Commerce de Lyon :*

Les disciples de SAINT SIMON et la doctrine de leur maître sont en ce moment l'objet de toutes les conversations; mais il m'a semblé que jusqu'ici peu de personnes ont bien compris le système religieux et social que ces nouveaux apôtres paraissaient avoir la prétention d'établir : qu'il me soit permis de vous en entretenir un moment.

L'opinion de nos nouveaux docteurs est que l'esprit humain, de sa nature, n'est pas stationnaire, et ils démontrent assez bien, avec le secours de l'histoire, que, jusqu'à nos jours, l'humanité a marché constamment dans les voies du progrès et de l'amélioration, à l'aide d'une *foi* commune à tous ses membres, et qui les *liait* par des rapports en même temps moraux et matériels. Ainsi les Saints-Simoniens, plaçant la base de toute *société* dans la *religion*, font voir que le bonheur de l'humanité dépend de la perfection des institutions sociales, et que les institutions sociales tirent leur perfection de celle de la religion.

Selon les Saints-Simoniens, et en cela ils sont d'accord avec tous les témoignages de l'histoire, les sociétés qui ont paru sur la terre, ont existé tour à tour sous l'influence du *fétichisme*, du *polythéisme*, du *monothéisme* et du *christianisme*. La société, telle que nous l'avons aujourd'hui, est le produit de la loi du Christ; mais cette loi n'obtenant plus de foi dans les consciences, étant, à l'heure qu'il est, dépouillée de son empire, autant par vétusté que par défaut de complément, la société et l'humanité sont menacées d'un naufrage que la nouvelle doctrine a seule le pouvoir de prévenir. Telle est la prétention des Saints-Simoniens.

Les nouveaux docteurs semblent convaincus que le *droit de naissance*, et par conséquent l'*hérédité*, sont les plus grands obstacles qui s'opposent aux progrès de l'humanité et à son bonheur. Tant qu'il y aura des *oisifs* d'un côté et des *travailleurs* d'un autre, il ne sera pas possible de voir dans cette *inégalité* un véritable *ordre social*. Cet ordre ne saurait être que dans une association où les terres et les capitaux, formant aujourd'hui des *propriétés particulières*, composeraient un *fonds social*, et où les individus seraient *classés* chacun *selon sa capacité*, et *rétribués* chacun *selon ses œuvres*.

Voilà, suivant les Saint-Simoniens, le seul état de société qui soit juste, raisonnable, propre à rendre tous les hommes heureux. La loi du Christ n'a eu en vue que la félicité cléeste : la doctrine de SAINT-SIMON, plus complète, doit procurer à l'humanité le bonheur dans ce monde et dans l'autre.

La parole prêchée par les nouveaux docteurs sera-t-elle écoutée? Fructifiera-t-elle? C'est ce que le temps nous fera voir. En attendant, je dirai que le système des Saint-Simoniens n'est pas ce qu'il y a de plus neuf au monde. Il présente des rapports assez frappans avec le système de société imaginé et exécuté, il y a près de 150 ans, par les jésuites espagnols au Paraguay; mais ce qui dut beaucoup aider les bons pères dans leur entreprise, c'est qu'ils avaient à faire à des sauvages, n'ayant d'autres occupations que celles de la chasse et de la pêche, et vivant répandus sur un territoire qui n'appartenait véritablement à personne.

Il n'en est pas de même dans nos sociétés actuelles. Toutes les propriétés sont possédées en vertu de la loi, et transmissibles également en vertu de la loi. Où peut-on espérer de trouver aujourd'hui des hommes assez *libéraux* pour renoncer, de gaîté de cœur, à de si beaux avantages?

La fin de cet article nous a surpris à cause du commencement. Sans entrer dans le détail, nous dirons à l'auteur qu'au Paraguay, si le classement des individus n'était pas tout-à-fait abandonné au hasard de la naissance, les fonctions principales étaient moins distribuées suivant la capacité naturelle que *suivant la capacité de jésuite*.

Que si les propriétés dans la société actuelle sont possédées et transmissibles EN VERTU DE LA LOI, pourquoi ne seraient-elles pas *transformées* EN VERTU DE LA LOI. En vertu de la loi, on a possédé des esclaves : possédera-t-on toujours *héréditairement* des instrumens de travail. Voilà toute la question.